

Grain de riz

n°74 octobre 2026

Sommaire

Docu BD

p. 2 : Déracinés

p. 3 : Piments zoizos

p. 4 : Un orage par jour

Témoignages

p. 5 : Enfants placés, avenir cassés

p. 6,7 : Le massacre à la cité Héraud

Raconter la colonisation

p. 8,9 : Chên Dăng

p. 10,11 : Métis du Canada

Pour ne pas oublier

p. 12-13: Les 70 ans des CAFI

p. 14-17: Abbaye de Saint Rambert

Artistes de la diaspora

p. 18 : Phan Quang, photographe

p. 19 : Đoàn tu, exposition d'arts

p. 20: Julie Nguyễn



De quel exil sommes-nous les
héritiers
De quelle barque échouée
De quel tumulte
De quelle nuit traquée
De quel corps disparu
Trop tôt
Séparé
Lavé

Quand mes yeux tâtonnent
Dans l'obscurité
De quel naufrage
Là-bas tout près du monde
J'attends que le pays revienne
Dans l'effolement des enciers



Marianne Catzaras
Photographe

La question " **D'où êtes-vous ?** " n'a plus de sens pour moi,
et la seule question à laquelle je peux répondre c'est
" **Où êtes-vous le mieux ?** "

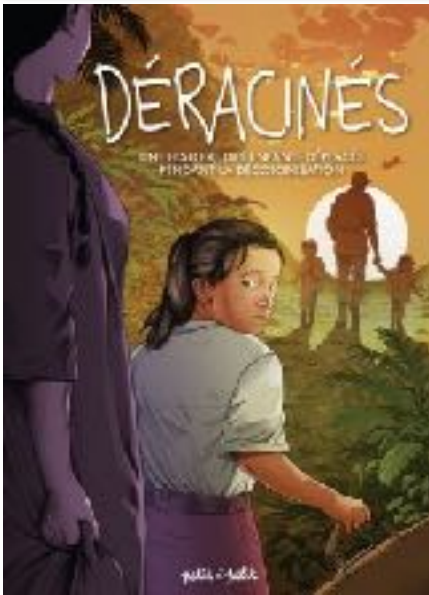
Câu hỏi " **Bạn đến từ đâu?** " không còn ý nghĩa gì với tôi
nữa, và câu hỏi duy nhất tôi có thể trả lời là
" **Bạn hạnh phúc nhất ở đâu?** "

Il y a des êtres qui nous touchent plus que d'autres, sans
doute parce que, sans que nous le sachions nous-mêmes,
ils portent en eux une partie de ce qui nous manque... Ce
ne sont pas les gens raisonnables qui apportent le
bonheur, mais les rêveurs car les rêveurs
agissent en fonction de leurs rêves et non pas
en vertu de leurs intérêts."

Wajdi Mouawad
Auteur



DERACINÉS



Au fil des 88 pages de *Déracinés* – Une histoire des enfants déplacés pendant la décolonisation, le lecteur découvre dix portraits, dix parcours : ceux d'Eurasiens, nés du métissage entre parents européen et asiatique, celui d'une fille de harkis obligés de fuir après l'indépendance de l'Algérie, le destin d'enfants nés de l'union entre tirailleurs africains et femmes d'Indochine, ou bien encore le périple de ces familles réunionnaises appelées à peupler une région de Madagascar...

S'appuyant sur six pages de BD et deux pages de commentaires, chaque récit est le fruit de la collaboration entre un chercheur, un illustrateur, et la scénariste, Isabelle Dautresme. Dans la moitié des cas, c'est la véritable histoire d'une personne qui constitue le fil conducteur de l'intrigue. « Cela a été un véritable dialogue entre les chercheurs, les dessinateurs, les personnes concernées et la scénariste, chacun apportant sa pierre à l'édifice », note l'historien Yves Denéchère, qui a supervisé l'ouvrage.

Combien d'enfants ont-ils été séparés de leur milieu d'origine et de leur famille dans le contexte de la décolonisation ? Alors que la France s'intéresse encore trop peu à cette partie de son histoire, plusieurs de ces enfants, aujourd'hui adultes, nous racontent leur parcours dans un pays dont ils ne connaissaient quasiment rien, parfois pas même la langue.

Ce Docu-BD passionnant a été réalisé en collaboration avec des chercheurs et chercheuses du projet « Enfants en décolonisation : migrations contraintes et constructions individuelles ».



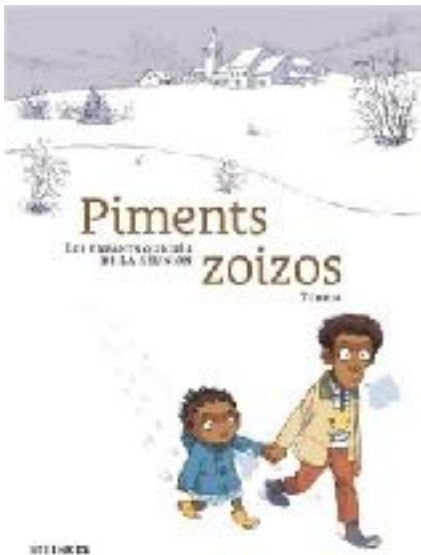
Pierre voit le jour en 1948, en Indochine. Sa mère est Vietnamiennne, son père appartient à l'armée française. En 1954, le militaire met fin à son service et regagne la Réunion, où vit sa famille. Avec son fils, mais sans sa compagne. Sur l'île, Pierre doit apprendre le français, subir les moqueries sur son origine, supporter une belle-mère... Placé, puis devenu pupille de l'État à 14 ans, il s'envole pour Paris en 1968, le Bureau pour le développement des migrations intéressant les départements d'outre-mer (Bumidom) lui ayant trouvé une formation.

*En 1963, la **base militaire française de Senos**, au Laos, s'apprête à fermer, mettant fin à la présence permanente française en Asie. La mère d'Hélène, une métisse née hors mariage, accepte que sa fille de 6 ans prenne l'avion pour la France. Elle sera accueillie dans l'**abbaye de Saint-Rambert-en-Bugey** (Ain), où les religieuses lui inculqueront, ainsi qu'à des dizaines d'autres, une éducation stricte. Après avoir obtenu son bac, Hélène prend la direction de Paris, y construit une nouvelle vie, sans avoir envie de se retourner sur son passé.*

Imaginée dès l'origine du projet EN-MIG, la BD *Déracinés* permet de partager les connaissances sur ce pan méconnu de l'histoire de France. « Nous voulions à la fois montrer la diversité des parcours de déplacements et leurs points communs, explique Yves Denéchère. On déplace les enfants sans leur expliquer pourquoi, ou incomplètement, et ils se retrouvent ballottés d'un point à l'autre », arrivant en Métropole, devant oublier leur culture d'origine, voire les liens avec leur mère, avec leur famille. « Ces déplacements ont été mis en œuvre par l'État, ou des organismes auxquels l'État a conféré un "bio-pouvoir", c'est-à-dire un pouvoir sur la vie de ces enfants. Ils sont déplacés, un peu comme des objets. À l'époque, on ne faisait pas forcément grand cas de ces choses-là. Et puis, il y a le contexte, ce qu'impose la décolonisation. Les Français doivent se retirer, se mettre à l'abri. Cela était au cœur du projet EN-MIG : démêler ce qui relève de la contrainte et de l'agentivité. Car pour certains, ces déplacements ont représenté une opportunité qu'ils ont saisie ».



Pierre Séry et Denéchère



Un scandale de la Ve République à hauteur d'enfants !

Entre 1962 et 1984, quelques 2 000 mineurs de La Réunion sont séparés de leur famille et envoyés en France où leur est promise une vie meilleure.

Jean n'échappe pas à ce destin. Éloigné de sa petite sœur, il est transplanté en Creuse. De foyers en familles d'accueil, il fait la rencontre d'autres enfants réunionnais dans la même situation que lui. Une vie durant, entre errances et recherches, il tentera de comprendre pourquoi...

Richement documenté, Piments zoizos raconte un chapitre méconnu de l'histoire de la Ve République, celui des « enfants de la Creuse ».

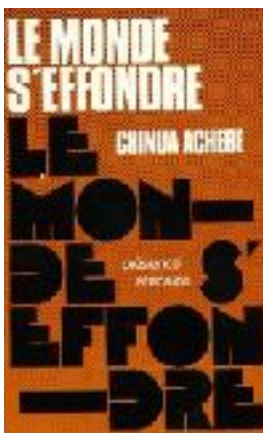
Sous la supervision historique de Gilles Gauvin Historien, membre de la commission d'information sur les enfants dits de la Creuse.



Téhem, de son vrai nom Thierry Maunier, né le 16 janvier 1969 à Charenton-le-Pont, est un auteur de bande dessinée français. Il est notamment l'auteur de la série Malika Secouss.

Né en région parisienne de parents réunionnais, il arrive à La Réunion à l'âge de cinq ans puis repart en Métropole à quinze ans afin de suivre des études artistiques. Il devient ensuite professeur d'arts plastiques en zone d'éducation prioritaire avant de trouver un poste à La Réunion pour y enseigner le dessin au collège de Bras-Panon. Après plusieurs années d'enseignement dans l'île, il quitte l'Éducation nationale pour se consacrer à la bande dessinée et part s'installer en Métropole.

« Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, l'histoire de la chasse glorifiera toujours le chasseur. »



Chinua Achebe
(Nigeria)

À travers le destin d'Okonkwo, un notable de son clan, Chinua Achebe évoque le choc culturel qu'a représenté pour les autochtones l'arrivée des Britanniques chez les Igbo, à la fin du XIX^e siècle et la colonisation du Nigeria par les Britanniques. Presque coupés de l'extérieur, les habitants de la forêt équatoriale pouvaient imaginer un monde à leur image, fait de multiples dieux, de culte des ancêtres, de rites et de tabous. L'irruption des Européens et de leur religion, le christianisme, bouleverse toutes les croyances traditionnelles, d'où le titre du roman (tiré d'un poème de Yeats). Cependant, Chinua Achebe n'idéalise pas le passé. C'est parce que son meilleur ami a été victime d'un sacrifice humain que le fils d'Okonkwo rompt avec les pratiques de son village, ouvrant ainsi une brèche dans l'unité du clan.

Tragique roman à la langue limpide, Tout s'effondre rend hommage à l'Afrique précoloniale à l'aube de sa décomposition. « Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, l'histoire de la chasse glorifiera toujours le chasseur », dit un proverbe africain. Avec cette fable cruelle, Chinua Achebe devenait l'un des premiers lions du continent à prendre la plume.

Pendant des décennies, l'Afrique était racontée de l'extérieur. Achebe a changé la donne. En écrivant « Le monde s'effondre » (Things Fall Apart), il n'a pas seulement écrit un roman, il a lancé une révolution culturelle. Il a montré la complexité, la beauté et les traditions des sociétés Igbo avant la colonisation.

Il nous a appris une leçon essentielle : Si vous n'écrivez pas votre propre histoire, quelqu'un d'autre le fera à votre place.

Un orage par jour : une déambulation culinaire dans Saigon



En pleine saison des pluies, le protagoniste parcourt les rues de Hô Chi Minh Ville en pleine expansion et nous décrit ses impressions, ses ressentis et les différences qu'il découvre, parfois modestes, parfois colossales, vis-à-vis de la France, dans un registre simple, dénudé de présomptions, mais efficace.

Il dépeint ses flâneries culinaires avec de belles aquarelles aux tons chauds, laissant la priorité aux couleurs pures afin de créer des compositions simples et des scènes pleines de calme, sans phylactère traduisant le chaos engendré par les motards, les klaxons ou les habitants. Bien que les détails soient retranchés des images, l'auteur parvient à traduire les contrastes d'une ville moderne, tumultueuse, parfois pauvre, avec une végétation luxuriante qui, occasionnellement, donne lieu à des "jungles vertes" au cœur même de la jungle de béton.



André Derainne

Né à Toulouse en 1994, **André Derainne** réalise des illustrations pour la presse, notamment pour le *New Yorker*, *Libération* et le *New York Times*, mais aussi pour de nombreux magazines en France et à l'étranger. Le reste de son temps, il le consacre entièrement à ses projets personnels d'illustration qui ont donné lieu ces dernières années à plusieurs expositions. Il est l'auteur de deux bandes dessinées, *Un Orage par jour*, paru en septembre 2021 chez Kéribus, et *Des fourmis dans les jambes* paru chez Fidèle en 2023.

Enfants placés, avenir cassés

Qu'est-ce qui nous sauve d'un destin mal écrit ? Comment échappe-t-on au funeste engrenage qui suit un drame de la vie ? Rania Kissi en est persuadée : dans son cas, il y a eu l'amour reçu, enfant, qui forge l'estime de soi ; des rencontres-clés ; et la solidarité nationale, ultime rempart contre l'abandon. Lorsque nous la rencontrons, dans un café de la place de Clichy, à Paris, en cette rentrée de septembre, difficile d'imaginer, derrière ses longs cheveux bouclés et son gilet couleur rose tendre, ce que cette juriste de presque 30 ans a traversé. Rania Kissi est une enfant de l'aide sociale à l'enfance (ASE). Arrivée clandestinement du Maroc en 2006, à l'âge de 9 ans, elle a été abandonnée l'année suivante par son père et a grandi dans des familles d'accueil. « *Je n'ai pas eu de parents. Ma maman, c'est Marianne* », a-t-elle l'habitude de résumer.

Aujourd'hui conseillère de Paris, elle a publié en août *Enfants placés, avenir cassés* (First, 80 pages, 4,95 euros). La jeune femme y retrace son parcours et dresse un état des lieux de la protection de l'enfance assorti de propositions de réformes. « *Je ne raconte pas mon histoire pour que les gens aient de la peine. Ce que je veux, c'est contribuer à faire changer les choses pour les suivants* », martèle la militante pour les droits de l'enfant.

Pas d'existence légale

Rania Kissi a bien conscience que sa réussite est une exception, une « *anomalie statistique* ». Les chiffres rappelés dans son livre sont édifiants : 70 % des jeunes sortant de l'ASE se retrouvent sans aucun diplôme à l'âge de

18 ans ; 50 % des enfants placés souffrent de troubles psychiques ; 45 % ont subi des maltraitements avant d'entrer à l'ASE. Alors que les besoins augmentent (en 2023, on comptait 384 900 mineurs et jeunes majeurs placés ou suivis par l'ASE), les moyens diminuent : 60 % des structures d'accueil sont en sureffectif ; et seuls 35 % des jeunes ont aujourd'hui accès à une famille d'accueil, contre 56 % en 2006

« Sortie du mode survie »

Mais, lorsqu'elle demande à aller à l'université, l'institution, qui se sent trahie, ne la suit plus. Elle a 18 ans, et plus aucune aide. Inscrite en droit à la fac de Cergy, elle dormira ainsi trois mois dans la rue, avec l'angoisse permanente d'être violée, jusqu'à ce qu'un professeur lui vienne en aide. Elle obtient une place dans un foyer de réinsertion sociale, apprend qu'elle peut toucher des aides : bourse, aide au logement... « *J'ai aussi fait tous les petits boulots possibles : bibliothécaire, hôtesse de caisse, baby-sitter...* », précise-t-elle. Mais, une fois installée dans une résidence universitaire, Rania s'effondre. « *Enfin sortie du mode survie, j'ai fait une dépression et commencé une thérapie. Si aujourd'hui je peux parler de tout ça sans m'effondrer, si j'ai réussi à en faire un sujet d'engagement, c'est parce que j'ai pris soin de ma santé mentale, pas parce que j'ai un master.* »



En juin 2021, année de l'obtention de son master de droit, elle publie une vidéo sur Instagram pour raconter son histoire, que beaucoup, dans son entourage, ignorent. C'est le début de son engagement public. Cofondatrice du Comité de vigilance des enfants placés, un mouvement citoyen, Rania a beaucoup œuvré ces dernières années, avec d'autres, pour faire avancer leur cause. « *Nous sommes la première génération d'enfants placés à oser parler publiquement* », souligne-t-elle.



https://www.lemonde.fr/campus/article/2026/09/12/rania-kissi-enfant-de-l-ase-et-conseillere-de-paris-l-abandon-on-en-parle-souvent-on-l-imagine-moi-je-l-ai-vecu_6771020_4401467.html

Le massacre de la cité Héraud: le 25 septembre 1945.

25 septembre 1945

Massacre de la cité Héraud à Saïgon

Cet épouvantable massacre perpétré par les hommes du Vietminh est le point culminant du soulèvement ayant fait suite à la capitulation du Japon le 15 août 1945.

Les conditions de vie des Européens et des vietnamiens résidant à Saïgon se sont beaucoup dégradées au début de l'année 1945. Depuis le 15 avril ils sont assignés à résidence au centre-ville dans un périmètre délimité par la rivière de Saïgon, l'arroyo de l'Avalanche, la rue Mayer, la rue de Verdun, le marché, gardés par des soldats japonais. Les soldats français et leurs cadres sont prisonniers dans le quartier du 11e RIC (caserne Martin des Pallières) depuis le coup de force.

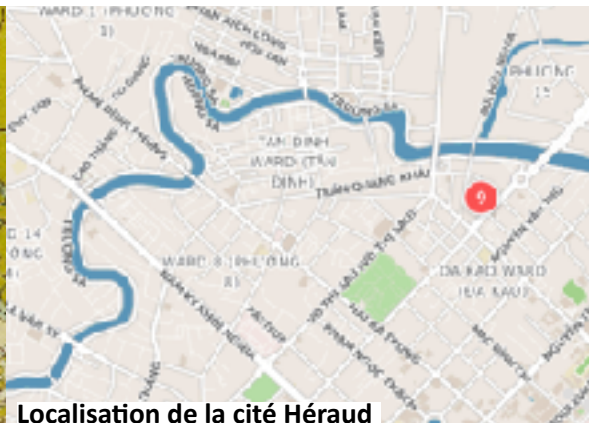
Le 2 septembre, au moment même où Mac Arthur reçoit la capitulation du Japon, Ho Chi Minh proclame l'indépendance du Vietnam. A Saïgon, Tran Van Giau, chef Vietminh, organise une fête populaire qui se termine par une

chasse aux Français, aux femmes vivant avec des Européens, aux prêtres et notables, aux coolies et paysans fidèles à la France. Ils sont molestés, enlevés et même assassinés sous le regard passif des Japonais.

Le 13 septembre, le général britannique Gracey arrive de Ceylan à la tête des gurkhas, premiers éléments de la 20e division indienne de Birmanie au sein des quels figure la compagnie A du corps léger français d'intervention (CLI) qui deviendra plus tard le 5e régiment d'infanterie coloniale. Le général Gracey somme le commandant japonais de rétablir l'ordre et de reprendre au Vietminh les armes qui lui ont été distribuées.

Les militaires français prisonniers sont libérés et dans la nuit du 22 septembre, ils reprennent l'Hôtel de Ville et l'ensemble des bâtiments administratifs. Les vietminh sont furieux de voir la situation leur échapper et ils décrètent une grève générale. Le 25 Septembre, la bataille reprend dans le quartier de Khan Hoi, dont le

curé, le Père Jacques Cong, est assassiné. Dans la nuit du 24 au 25, les insurgés s'infiltrèrent dans les quartiers où résident les Français. Le 25 au matin, sous l'œil indifférent des Japonais chargés de garder le pont de Phunuan sur l'arroyo de l'Avalanche, une foule déchaînée se répand dans la cité Héraud. Coincé entre les quartiers annamites de Tandinh et de Dakao, l'endroit est habité par une majorité de gens de condition modeste, petits fonctionnaires (français et eurasiens) dans de petites maisons accolées les unes aux autres et baptisées « compartiments ». Les assaillants sont armés de piques, de poignards et d'arme à feu. Ils saccagent, pillent, violent et tuent. Femmes, enfants et vieillards ne sont pas épargnés ; les meurtres ont lieu dans des conditions atroces. Des dizaines de cadavres (chiffre estimé à 150 mais plusieurs centaines de personnes sont portées « disparues »), le plus souvent mutilés, sont retrouvés dans la rivière ou dans des tranchées.



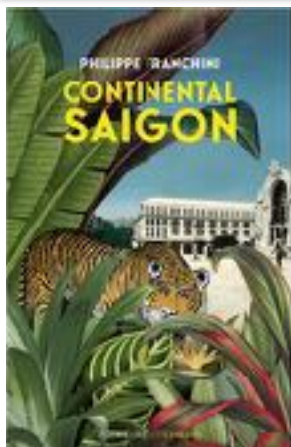
Localisation de la cité Héraud

Le déchaînement de violence qui touche la capitale indochinoise s'explique par la grande instabilité des rapports de force. Le quartier de Héraud, dans la banlieue nord de Saïgon, fut le théâtre d'un véritable bain de sang le 25 septembre 1945. Au matin, une bande de

Vietnamiens armés prirent d'assaut le quartier de Héraud où vivaient de nombreux Français, des Européens, ainsi que des métis. Pendant des heures, des civils, hommes et femmes, jeunes et vieillards, sont tués, violés, mutilés - les métis semblent avoir payé le prix le plus lourd. Une

centaine de Français sont également pris en otages. Ce fut le pire massacre jamais commis contre des civils français lors du conflit, avec celui survenu à Hanoï en décembre 1946 (43 morts).

Les témoignages du massacre



Tout alla si vite ce 25 septembre 1945 que les troupes britanniques et les soldats du 11 R.I.C., à peine ou pas encore armés, n'eurent pas le temps d'intervenir. En quelques heures, la cité Hérault qu'occupaient dans le quartier de Tan Dinh des familles de petits Blancs et d'Eurasiens, fonctionnaires ou employés modestes pour la plupart, fut investie, saccagée et pillée, ses habitants enlevés ou massacrés. Sur 300, on n'en retrouva que la moitié et les récits des rescapés firent dresser cheveux d'horreur. Quand on retrouva les cadavres des suppliciés on découvrit avec effroi jusqu'où la haine raciale pouvait conduire les hommes. A Saigon on ignorait tout encore des crimes allemands perpétrés dans les camps de concentration, et on avait oublié ceux qui dans le passé avaient ensanglanté l'histoire de l'humanité : la colonie française fut assommée de stupeur. C'était à qui rappellerait la sauvagerie sadique que l'on prêtait aux Asiatiques en général.

Pour les métis ce fut pire. Le massacre de la Cité Hérault était là pour leur démontrer qu'au regard des Vietnamiens ils étaient le symbole de quelque péché originel, les témoins et les preuves tangibles des relations sexuelles coupables entre la race blanche et la race jaune, les produits de péchés contre nature. En un horrible raccourci on en retrouvait la preuve sur les cadavres châtrés de certains Français dont les parties sexuelles avaient été cousues dans la bouche de leurs femmes vietnamiennes.

Le récit de ces atrocités fut pour moi insoutenable. Elles allaient au-là de la simple horreur physique ou morale. Elles mettaient en cause le principe même de mon existence de métis. De ce jour, je ne songeais qu'à partir. Je ne savais où mais sûrement loin, très loin.

Philippe Franchini, in Continental Saigon



Témoignage de Robert TARDY

J'étais dans le ventre de ma mère Julia âgée de 25 ans, née à HANOI le 25 Juin 1920, éduquée au Couvent des Oiseaux (Institut catholique). Elle -même fille de Mme BUI THI TINH et de Mr Paul CHIMY (JIMENEZ) quand ces horribles massacres se sont déroulés, en septembre 1945, à la Cité HERAUD,

Voici des propos entendus, racontés par ma mère :

« J'étais avec mes 2 enfants, Rosy 5 ans et Henri 4 ans Nous étions en attente d'être massacrés par des VIET MINH. Ils allaient m'ouvrir le ventre.... Les femmes d'origines vietnamiennes , étaient punies d'avoir épousé et eu des enfants avec des français, un soldat Japonais (?) pris de pitié, donna un coup de crosse de son fusil au Vietminh pour l'empêcher d'accomplir son acte...

NB: l'armée Japonaise occupait le Vietnam, et le Japon avait capitulé après les bombes atomiques de Hiroshima et Nagasaki en août 1945 ;

Propos relatés par mon père Marcel TARDY. né le 3 août 1913, à AJACCIO-Corse - Militaire, Policier :

« Je me suis jeté sous les cadavres ensanglantés. Les « Viets » sont passés en disant, en Vietnamiens , « celui-là il est mort ». Je suis allé chercher du secours et revenu avec des « GURKAS », soldats de l'armée britannique ? Nous avons fait fuir les Viets »

Ma mère, ma soeur , mon frère et moi-même (embryonnaire de 6 mois) étions sains et saufs, grâce à Dieu ! Puis, raconte ma mère:

« On nous a, tous les survivants, regroupés sur le parvis de la Cathédrale de Saigon »

Cathédrale, où j'ai été baptisé, le 10 Mars 1946, après être né à l'hôpital militaire GRALL.

L'expression **Chân Đăng** désigne les « **engagés sous contrat** » **vietnamiens** venus à la fin du xix^e siècle et au début du xx^e siècle travailler en **Nouvelle-Calédonie** et, pour une partie, aux **Nouvelles-Hébrides**, aujourd'hui **Vanuatu**. L'expression **Chân Đăng**, littéralement « Pied engagé », se rapporte de façon imagée aux personnes ayant un contrat d'embauche lors de leur arrivée, le mot "chân" en vietnamien ayant plusieurs sens, entre autres "pied", "place" ou "emploi". Ce nom rappelle l'expression « **piets-noirs** » appliquée aux Européens émigrés en **Algérie**.



où ils travaillent principalement dans les mines de **nickel**. Cette main d'œuvre est **engagée** pour cinq ans renouvelables, période à l'issue de laquelle elle est rapatriée. Leur arrivée se poursuit jusque dans les **années 1930**.

En raison du déclenchement de la Seconde-Guerre mondiale, les rapatriements sont suspendus, ils reprennent de manière intermittente à la fin des années 1940 mais le reste des **Chân Đăng** doit attendre la fin de la **guerre d'Indochine** pour avoir la possibilité de revenir dans leur pays. Entre-temps, leur situation évolue en Nouvelle-Calédonie. À partir de 1945, mécontents de leurs conditions de travail et du fait que les autorités françaises sont dans l'impossibilité d'effectuer leur rapatriement, ils s'engagent dans de violentes

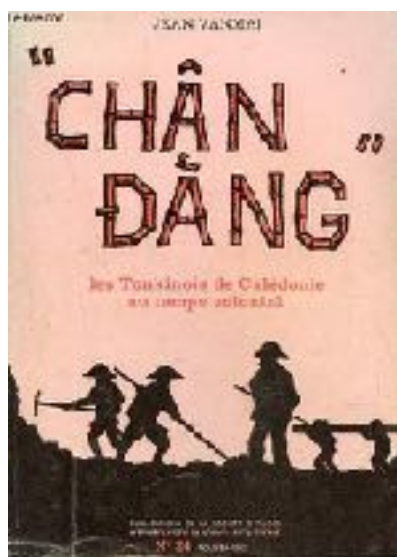
luttres sociales au cours desquelles ils affichent leur allégeance au **Việt Minh** alors engagé dans une **lutte anticoloniale** contre l'armée française. Leur mobilité sociale s'améliore après l'abolition du **code de l'indigénat** en 1946, ce qui leur permet d'accéder à des professions intermédiaires. Au sein même de la communauté vietnamienne, le soutien au Viet-Minh divise, une partie du groupe, notamment des catholiques adoptant une position **anticommuniste**.

*Les descendants des **Chân Đăng** continuent à transmettre leur héritage vietnamien au travers de manifestations culturelles.*

source: Wikipédia



L'arrivée des premiers Vietnamiens en Nouvelle-Calédonie remonte à 1891. Il s'agit principalement de prisonniers du **bagne de Poulo Condor**. Dès 1895, le recrutement s'effectue directement au port de **Hải Phòng**, des travailleurs libres originaires du **Tonkin** sont acheminés vers l'île du Pacifique



Chân Đăng les Tonkinois de Calédonie au temps colonial - Publications de la société d'études historiques de la Nouvelle-Calédonie n°24.

Fuyant un pays pauvre et une vie misérable, ils ont, pour la plupart, été affectés au pénible labeur minier. Leurs contrats de 5 ans les liaient impitoyablement à des employeurs peu scrupuleux et souvent violents. Ces milliers d'immigrés se sont appelés eux-mêmes les « Chan Dang », les pieds enchaînés. Dès les années 20, ne supportant plus leurs conditions de travail, ils vont se rebeller, faire grève et, parfois obtenir de meilleures conditions de travail. La seconde guerre mondiale puis la guerre en Indochine vont empêcher les convois de retour au pays. Les agitateurs communistes vont en profiter pour souffler sur les braises du mécontentement.

En parallèle, après avoir obtenu la libre résidence en **1946**, leurs réussites dans les petits commerces de Nouméa vont faire des jaloux. Un Comité de Défense des Intérêts Calédoniens réclame leur départ. Mais il faudra attendre le début des années 60 pour les rapatriements massifs de près de **4000 Vietnamiens** vers ce Vietnam du Nord devenu communiste. Seul un millier de Catholiques resteront en Calédonie...

... les pieds enchaînés



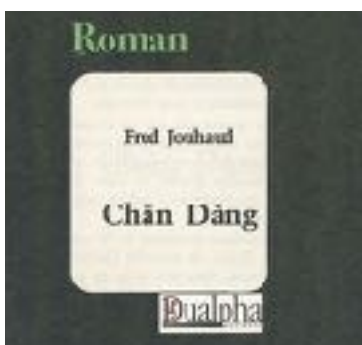
La statue Chân Dạng.

Une journée de dimanche du mois de juillet, sous la chaleur estivale, des descendants des travailleurs engagés vietnamiens de Nouvelle-Calédonie sont réunis au village de Quang Bô (province de Bac Ninh, Nord) pour un événement particulier. Venus de différentes provinces du Nord (Quang Ninh, Hai Phong, Nam Dinh, Hai Duong, Tuyên Quang et Hanoi), ces personnes, du 3e âge pour la plupart, célèbrent l'achèvement d'une statue dénommée Chân Dạng, qui désigne les travailleurs engagés vietnamiens sous contrat venus en Nouvelle-Calédonie depuis le début du siècle dernier.

La statue en bronze représente une famille de travailleurs comprenant le père mineur, la mère et leur garçon. Le père porte le casque des mineurs, la mère est vêtue d'une longue tunique typique des paysannes du Nord du Vietnam. Sa tête est couverte d'un fichu qui se termine par un «bec de corbeau» au dessus du front. Elle a aussi un chapeau conique. L'enfant et sa mère apportent le repas de midi au père. Des groupes d'hommes et de femmes en tunique traditionnelle prennent la pose à côté de la statue. «Cette statue nous rappelle nos parents et notre enfance pendant nos années de vie en Nouvelle-Calédonie», confie avec émotion Pham Van Duc, septuagénaire, membre de la section hanoïenne de liaison avec les Vietnamiens de Nouvelle-Calédonie et du Vanuatu. «Les sculpteurs ont été inspirés par une riche documentation sur la vie et le travail des Chân Dạng que nous leur avons fournie», explique Pham Van Duc. Il y a, entre autres, des photos prises dans les années 30 et 40, montrant des mineurs dans une galerie, leur habitat près de la mine de chrome de Chagrin, des femmes maniant la pelle ou en habit traditionnel à Koumac. Ces photos ont été retrouvées aux Archives territoriales de Nouvelle-Calédonie.



L'histoire de l'implantation de ces descendants de Tonkinois en Nouvelle Calédonie fait l'objet de ce deuxième numéro de la quatrième année de la série Les Chemins de l'Histoire. « La terre des « Chan Dang » ! » revient en photos et en films d'époque sur ce long épisode historique grâce aux réalisateurs Antoine Le Tenneur et Joakim Arlaud.



1954. Diên Biên Phu. L'Indochine perdue de Diên Biên Phu et les devient le Viêt-Nam. À contre-courant de l'histoire, une famille sont nés. Vietnamienne choisit la France et Quatre enfants déroulent le fil s'embarque pour Nouméa. rouge de cette fiction, de nouvelle Odyssée improbable qui va croiser Calédonie au Viêt Nam, dans une le destin des CHÂN DẶNG de mise en perspective historique et Nouvelle Calédonie, devenus sociale bien réelle boucs émissaires de la bataille



Maria Campbell est une écrivaine, dramaturge, cinéaste, enseignante, organisatrice communautaire, militante et aînée métisse née en 1940, en Saskatchewan. Elle a écrit plusieurs livres et pièces de théâtre, et a réalisé et écrit des scénarios de film.

Son engagement à l'égard des arts et des artistes autochtones est important : elle a mentoré de nombreux artistes, a travaillé dans le théâtre communautaire avec des jeunes et a plaidé pour l'embauche et la reconnaissance des Autochtones dans les arts. Elle a aussi fondé des refuges pour femmes et enfants autochtones et dirigé un camp d'écriture sur le site historique national de Batoche, où elle organise chaque été des événements commémoratifs.

On les appelle Métis, avec un « m » majuscule. Mentionnés dans un alinéa de la Constitution canadienne comme l'un des « peuples autochtones du Canada », ils bénéficient d'une reconnaissance tardive. Ce qui ne les empêche pas de souffrir d'un racisme endémique, un siècle et demi après la révolte menée par Louis Riel (1844-1885), pendu haut et court.

Métisse (Halfbreed) est le titre d'un bouleversant récit autobiographique écrit il y a un demi-siècle par Maria Campbell, alors trentenaire et promise à devenir une grande figure des luttes autochtones aux Amériques. Née en 1940 au cœur des plaines canadiennes, la jeune femme y relate son enfance parmi les siens, une famille appauvrie, assignée à résidence sur une « réserve routière », l'une de ces étroites bandes de terrain que le gouvernement canadien concédait alors aux déshérités. C'est là que les Métis s'échouaient peu à peu, coupés de leurs ressources traditionnelles, liées à la chasse au bison ainsi qu'à la trappe des animaux à fourrure, discriminés par les fermiers blancs et oubliés des pouvoirs publics.

Issus de plusieurs siècles d'unions entre femmes autochtones et chasseurs-trappeurs franco-écossais, pourvoyeurs de pelleteries, traditionnellement itinérants, les Métis n'ont jamais pu revendiquer un « territoire ancestral » collectif, contrairement aux Amérindiens et aux Inuits. Leur mode de vie, autrefois prospère et joyeux, s'est effondré progressivement au cours du XIX^e siècle. Par la suite, ils se sont prolétariés et ont, bien souvent, sombré.

Le Monde

MÉTISSE
Maria Campbell



Ma Cheechum disait que quand le gouvernement te donne quelque chose, il prend tout en échange - ta fierté, ta dignité, et tout ce qui nourrit ton âme. Une fois qu'il t'a tout pris, il t'offre une couverture avec laquelle tu peux te couvrir pour cacher ta honte. Elle disait que l'Eglise, avec ses discours sur Dieu, le diable, le paradis et l'enfer, et l'école, où on enseignait aux enfants à avoir honte d'eux-mêmes, faisaient partie de ce gouvernement. Quand j'ai voulu lui expliquer que ma maîtresse nous avait dit que c'est le peuple qui formait les gouvernements, elle m'a répondu: « Ma fille, on a juste cette impression-là quand on le voit de l'extérieur. » Elle disait souvent que tous les nôtres avaient reçu une couverture, mais que chacun avait sa façon de la porter. Elle ajoutait que d'autres les portaient aussi, pas seulement les Halfbreeds et les Indiens, et que, en grandissant, je les verrais et me mettrais à comprendre de plus en plus... Mais qu'un jour, les gens allaient rejeter leurs couvertures et le monde changerait.

Je comprenais à présent ce qu'elle voulait dire en parlant de couvertures, parce que j'en portais une moi-même. J'ignorais à quel moment j'avais commencé à la porter, mais elle était là et je ne savais pas comment m'en débarrasser.

Les premières nations du Canada spoliées par la colonisation

KUKUM de Michel Jean

Michel Jean a ce don inné pour nous faire passer par toute la gamme des émotions! Après avoir raconté l'histoire de sa grand-mère dans Elle et nous, Michel recule encore dans le temps pour nous aider à comprendre la vie et les drames des Autochtones en mettant en scène son arrière-grand-mère (Irlandaise).



Avec Kukum, l'auteur nous propose non seulement un roman qui va droit au coeur, mais nous raconte l'histoire d'Almanda Siméon, une orpheline amoureuse qui va partager la vie des Innus de Pekuakami. Elle apprendra l'existence nomade et la langue, et brisera les barrières imposées aux femmes autochtones. Relaté sur un ton intimiste, le parcours de cette femme exprime l'attachement aux valeurs ancestrales des Innus et le besoin de liberté qu'éprouvent les peuples nomades, encore aujourd'hui.

Issu de la communauté de Mashteuiatsh, au Lac-Saint-Jean, l'écrivain, chef d'antenne et journaliste d'enquête a d'ailleurs fait le lancement de ce nouveau livre le 25 septembre dernier dans cette réserve amérindienne où ses ancêtres ont vécu!

Mes enfants sont nés dans le bois. Mes petits-enfants ont grandi sur une réserve. Les premiers ont reçu leur éducation en territoire, les seconds au pensionnat.

Les pères blancs leur interdisaient de parler l'innu-aimun et punissaient même ceux qui le faisaient. En revenant, les enfants s'exprimaient en français. Un autre pont a été coupé entre les générations. Ils ont pensé qu'en les dépossédant de leur langue, ils en feraient des Blancs. Mais un Innu qui parle français reste un Innu. Avec une blessure de plus.

Extrait de KUKUM de Michel Jean

Les Innus ou Ilnus, appelés auparavant Montagnais, sont un peuple autochtone d'Amérique du Nord, originaires de l'est de la péninsule du Québec-Labrador, plus précisément des régions de la Côte-Nord et du Saguenay-Lac-Saint-Jean au Québec, ainsi que de la région du à Terre-Neuve-et-Labrador[selon le traité de 1949 de la cessation du Labrador à Terre-Neuve. Les Innus désignent leur territoire ancestral sous le nom de Nitassinan. Les Innus habitent le Nitassinan depuis 8 000 ans. Par ailleurs, ils désignent l'intérieur des terres, territoires de chasse, par le terme nutshimit.

Wikipédia



Tant que les lapins n'auront pas d'historiens, l'histoire sera racontée par les chasseurs...

Souvent associée à l'historien américain Howard Zinn (auteur d'Une histoire populaire des États-Unis), elle trouve son origine dans une variante proverbiale africaine:

« Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, l'histoire de la chasse glorifiera toujours le chasseur. »

citée par Chinua Achebe

Les 70 ans du CAFI (Sainte Livrade)



En 1956, après un long exode, des centaines de rapatriés de l'ancienne Indochine française vont changer radicalement de vie en s'installant au Centre d'Accueil de Français d'Indochine.

Le CAFI est au croisement de trois histoires : celle de l'Indochine Française, celle de la Seconde guerre mondiale, et celle d'un village. Ce site a l'ambition de présenter l'histoire « officielle » du CAFI, du contexte de l'Indochine française jusqu'à la fin du centre d'accueil, sans oublier un pan de l'histoire de Sainte-Livrade-sur-Lot. Le projet de création d'une poudrerie dont le dernier prolongement fut l'accueil des Français rapatriés d'Indochine. Mais l'histoire manquerait de saveur sans celle de ses acteurs, sans leur mémoire, plurielle, d'un quotidien aux multiples facettes.



Les autorités territoriales reconnaissent les rapatriés d'Indochine du CAFI de Sainte Livrade/Lot. Le sous-préfet d'Agen , Mr Cédric BRUET , le sénateur Mr Michel MASSET, le président de l'Agglomération du Grand Villeneuvois et Maire de Villeneuve/Lot , Mr Guillaume LEPERS , le conseiller Départemental , Mr Jacques BORDERIE et André FORGET , Maire de Sainte Livrade/Lot sont présents à l'inauguration de la salle d'exposition pour les 70 ans du CAFI et la cérémonie d'hommage à nos parents avec une présence du public nombreux



ESPACE MUSÉAL

des rapatriés d'Indochine

NOYANT
D'ALLIER



Le chantier en cours



Calendrier prévisionnel
Janvier 2026 : début des travaux
automne 2026 : fin des travaux.
fin 2026 : ouverture du musée.



Plan du site : le visiteur accédera au site par le côté « Parc du Dragon ».

A et B – Un bâtiment à construire hébergera la billetterie avec un coin « boutique/souvenirs » donnant vers l'extérieur.

Les toilettes aux normes PMR seront à l'arrière de ce bâtiment.

1) La première cour sera encadrée de panneaux d'information portant sur la situation de Noyant avant l'arrivée des rapatriés (cité minière, village agricole, apport de populations d'origine de l'est de l'Europe).

Ces panneaux auront aussi pour objectif de séparer le site des habitations voisines pour les protéger d'éventuelles nuisances.

La visite, d'environ 40 min, pourra ensuite démarrer suivant le principe d'un site d'interprétation. Le visiteur sera guidé dans les 3 salles par la voix d'un narrateur (enregistrement sonore).

2) La première salle sera dédiée au contexte historique (colonisation, guerre d'Indochine). On relatera le départ des Français et de leur famille après les accords de Genève ; le voyage et leur arrivée dans le centre d'accueil de Noyant.

3) La seconde salle évoquera la vie dans les familles, le rôle de la mère et du père, la vie dans le village, les enfants et l'école.

4) La troisième salle abordera d'autres thèmes : intégration, différences culturelles, fêtes, scolarité...

5) Le passage dans le jardin côté « allée des Jasmines » abordera d'autres thèmes de la vie quotidienne. La loi de reconnaissance des rapatriés sera évoquée ainsi que les médias ayant traité de cet aspect de l'histoire.

Comme pour l'entrée, les panneaux explicatifs isoleront le lieu du voisinage.

J'ai pu suivre l'évolution d'une communauté inexistante jusqu'à la fin des années 80, puis s'organisant modestement sans réelle structuration autour des « bonnes volontés ». Depuis les débuts (années 90) nous avons participé aux rassemblements des Eurasiennes à l'Abbaye de St. Rambert, avons observé l'évolution de la forme et du fond. Depuis 2016 la situation évolue, mais à marche lente, avec un point de ralliement essentiel : l'Abbaye. Mais l'âge aidant...

L'abbaye lieu de mémoire?

Le concept

« Lieux de mémoire là où se cristallise et se réfugie la mémoire de notre existence » dit Pierre Nora en préambule du magistral ouvrage collectif « les lieux de mémoire ». Le concept s'élargit à l'échelle d'une communauté qui y reconnaît une part importante de son passé. Le lieu de mémoire est replacé dans le temps présent; il n'est pas seulement le lieu du passé mais celui où une société choisit de se souvenir. Enfin c'est lorsque la mémoire spontanée disparaît que se créent des moments de partage et de rassemblement. Ces principes stipulés par Pierre Nora correspondent-ils à la situation l'Abbaye ? L'histoire récente de l'Abbaye de Saint Rambert en Bugey permet-elle à la « communauté eurasienne » de



se l'approprier comme son lieu de mémoire ? Les trente années écoulées ont-elles permis de l'identifier clairement et solidement? L'évolution récente de la recherche historique est-elle susceptible de transformer un lieu de retrouvailles amicales en lieu de mémoire ? Cette dernière question est d'importance et permet des interprétations nouvelles.

L'environnement

Le site de l'Abbaye est bien particulier et correspond davantage à un « nid d'aigle » isolé dans la montagne du Bugey auquel on accède par une unique route très étroite en cul de sac. Tout visiteur ne peut échapper à la vigilance des gardiennes de l'époque ! Bien que fondée au V^e siècle, l'Abbaye présente des bâtiments de qualité, dans un ensemble plutôt austère, lieu de vie de plus d'une centaine de pensionnaires. Yves Denéchère -

Enfants eurasiens d'Indochine aux vents de la décolonisation - souligne la grande différence d'éducation voulue par la FOEFI entre garçons vivant dans un milieu « laïcisé », quasi urbain en Touraine (Vouvray et Semblancay) et filles recluses avec des religieuses comme éducatrices à l'Abbaye, isolées entre campagne et montagne. Pour une majorité les garçons sont restés dans la région tourangelles, maintenant d'étroits liens d'amitié avec de multiples rassemblements annuels, alors que les filles se sont éparpillées tous azimuts. Les garçons eurasiens ont une organisation ancienne qui perdure grâce notamment au lien qu'est la revue « le grain de riz ». Les filles n'ont recherché des structures pérennes et solides que depuis peu (environ une dizaine d'années) malgré les efforts d'Olivia Delattre et de Germaine Schuller dans les années 80. Les rassemblements sont fragiles, incertains, avec des effectifs qui ne cessent de varier.

Sur qui compter ?

La perception mémorielle en est fortement impactée et le « lieu de mémoire » est en fait un lieu de retrouvailles annuel sans régularité, avec de beaux échanges souvent anecdotiques qui restent ancrés dans le quotidien mais oublient souvent l'histoire de la communauté. Un pas important est franchi avec



... lieu de mémoire ?

une date fixe inscrite au calendrier: ce sera le dernier week-end de Juin ; c'est devenu le rendez-vous des Eurasiennes. Sous l'impulsion de Germaine Schüller le souci du lieu de mémoire se formule en 2019 avec l'érection d'une stèle dans les jardins de l'Abbaye pour rappeler les 70 ans de la FOEFI et le passé du lieu. Dans le concept de Pierre Nora le monument est important et il a une place particulière car il est l'occasion de rassemblements incarnant le souvenir et ancre le lieu dans son environnement.



occasion de « brasser » un peu d'histoire de parler de la famille.... Le dimanche le repas vietnamien est un

La fidélisation est complexe, et chaque année des nouveaux arrivent, d'autres s'absentent et malheureusement certains disparaissent.

L'Histoire

Les Eurasiennes dans leur grande majorité ne se sont guère engagées dans une démarche communautaire. Pendant longtemps il n'y avait pas de « dynamique de groupe », l'essentiel étant de fonder famille et de mener une existence des plus discrète et « normale ». Les parcours sont restés individuels, sans imaginer une « identité historique ». Pas de bruit, pas de revendications... les révoltes restent individuelles, les souffrances cachées... Ne dit-on pas que « l'asiatique ne fait pas de bruit » Or il ne s'agit pas d'Asiatiques, mais d'enfants métis que la France a rapatriés en « toute discrétion » dans le cadre d'une association (la FOEFI), confiée aux sœurs de Notre Dame des Missions pour les filles. Les recherches de la mère et du père, très personnelles, n'entraînaient pas d'interrogations plus larges pour se replacer dans le cadre de la décolonisation puis sortir de l'oubli et de l'ignorance de la Nation. Les Eurasiennes ne se sont que très peu soucies de leur place dans l'Histoire.

La nouvelle donne

• Historique

Depuis une dizaine d'années des historiens se sont emparés du cas



Inauguration de la stèle de l'Amicale des Eurasiennes (22-23 Juin 2019)

Maintenant, l'âge aidant il y a urgence pour marquer fortement le lieu. Depuis l'origine, le rassemblement annuel a peu varié. Sur deux jours il suit le même scénario : le samedi repas tiré des sacs, pique-nique, conférences expositions,

incontournable tout comme l'aodaï. Mais le souci majeur est celui de son inscription dans le temps. Les dates sont fluctuantes : parfois en Septembre (1990, 1992...), en Octobre (2010), pour Pentecôte (1991,1993,1999) ou Pâques (1996)... La communauté est parcellaire, avec une rotation importante des participantes d'une année à l'autre.



Le défi est lancé.



des enfants métis au gré des conflits mondiaux et découvert le cas des enfants métis de la guerre d'Indochine, dont personne ne parle ou évoque le cas très particulier. Pourquoi ce silence ? Yves Denéchère, professeur d'Université à Angers mène depuis de nombreuses années des recherches historiques sur l'adoption des enfants victimes des conflits ainsi que sur les migrations contraintes qui en sont une conséquence. Ses travaux et écrits font autorité. C'est en travaillant sur l'adoption internationale qu'il découvre l'existence de milliers d'enfants métis eurasiens, africasiens transplantés d'Indochine en France à la suite de la fin de la guerre d'Indochine. Leur nombre est estimé à 5.000 (3000 garçons, 2000 filles).s'étalant sur une cinquantaine d'années. Il lance alors un travail de recherche, s'entoure d'un groupe d'étudiants en Masters, de Zoe Grumberg enseignante à Sciences Po.Paris. Ils mettent en place une démarche d'historiens en utilisant toutes les sources possibles disponibles : témoignages, archives nationales, de la FOEFI entre autres. Mais une tâche « colossale » les attend: partir de rien ou presque, défricher un territoire vierge, sans témoignage à disposition et tout

un processus à mettre en place. Finalement le rêve de l'historien ! Le travail d'approche est nécessaire : présence aux rassemblements, réunions, correspondance entretenue avec les témoins, élaboration de questionnaires. J'ai pu suivre - modestement - la démarche. Ce qui m'a frappé dans le travail mené, c'est tout le soin et la rigueur porté aux témoignages en les croisant, les confrontant, les recontextualisant (notamment dans des ateliers filmés pour faire source) avec des questionnaires et la mise en place d'écriture croisée. C'est ce qui manquait aux Eurasiens pour renforcer le lieu de mémoire: un ancrage dans l'Histoire en s'installant dans le traumatisme de la défaite et de la précipitation des évacuations.

Les rassemblements de St. Rambert, ne faisaient pas cas de l'importance du contexte colonial dans le rapatriement. Le travail d'Yves Denéchère comble cette lacune. Yves Denéchère a terminé son travail, produit le récit historique envisagé dans son ouvrage « *les enfants eurasiens d'Indochine aux vents de la décolonisation* ». Désormais il peut se consacrer aux réunions, aux colloques, aux conférences pour analyser et débattre sur ce passé délaissé si longtemps.

• Audiovisuelle

Cet environnement vertueux a donné naissance à un documentaire « *Par le Silence* », réalisé par Vincent Pouplard, tourné à l'abbaye et destiné à enrichir des colloques et conférences. Enfin un documentaire destiné service public (Antenne 2) « *Poussières d'Empire* » de Hélène Lam Trong recontextualise le vécu des enfants métis de la guerre d'Indochine. On y retrouve des témoignages d'Eurasiens et d'Eurasiennes.

Nous avons eu la chance de les visualiser en avant-première à

l'Abbaye lors du dernier rassemblement. Tout le monde a été saisi par une grande émotion.



L'Abbaye lieu de mémoire ?

- Le lieu: très identifié et à nul autre pareil ! En le parcourant on s'imagine 70 ans en arrière...Très isolé il sert désormais de maison d'accueil, de gîte collectif et de lieu de ressourcement. La stèle n'est pas indiquée dans aucune des références internet de l'établissement.

- La communauté: existe, est bien vivante mais manque de stabilité.

- Les rassemblements, manifestations : longtemps aléatoires avec des dates mouvantes. Depuis 2013 la date est stable, ancré dans le calendrier. Ils sont désormais plus visibles et programmables.

- Le monument : il représente l'Indochine dans la France. Sa présence est un point de ralliement. Toutefois il manque de visibilité et sa présence n'est signalée nulle part. Le bilan est très contrasté. Tous les éléments sont réunis pour « l'Abbaye lieu de mémoire ». Mais il faut le faire vivre et connaître. La tâche est ardue d'autant plus que l'âge s'en mêle ! Il faut donc nécessairement compter sur la génération des années 80 pour installer l'Abbaye comme lieu de mémoire.

Le défi est lancé.

Jean Paul Collicard,
marié depuis 52 ans à Marie Paule
Plavien , Eurasienne de l'Abbaye

REUNION ANNUELLE DE L'AMICALE DES EURASIENNES SAINT-RAMBERT EN BUGEY 27/28 AOUT 2026

Comme chaque année les « Eurasiennes de l'Abbaye » se retrouvent avec beaucoup d'émotion. Comme chaque année pointent de « nouvelles têtes » venant de toute la France voire d'ailleurs. Mais cette année les enfants et petits-enfants sont là en nombre ce que Germaine résume par un « cette année c'est l'année des enfants ! ».

SAMEDI

Toute la matinée arrive les familles et à partir de midi se déroule le traditionnel pique-nique ; mais l'ambiance est particulière : plus de 38°, recherche de l'ombre des arbres. Le programme est exceptionnel avec la présentation en « avant-première » de trois films consacrés à l'Indochine à travers la guerre, la vie à l'abbaye et les souvenirs de Marie-Do.

• Yves Denéchère , dont le livre est désormais disponible sur Amazon, dévoile la bande dessinée « **Déracinés** » issu de notre histoire (disponible à la FNAC).

En outre il présente en l'absence du réalisateur excusé Vincent Pouplard, le film « **le Silence** » réalisé à l'Abbaye .



• Hélène Lam Trong (prix Albert Londres du documentaire en 2023 , oscarisée à de multiples reprises) dévoile son documentaire « Poussières d'Empire » consacré à la guerre d'Indochine et au métissage des enfants qui en découle. Un travail

historique remarquable dans le cadre de la mise à jour d'une histoire oubliée et ignorée.



- au FIGRA 2026 : Projection en avant-première du film « *Poussières d'empire* » d'Hélène LAM TRONG , l'histoire taboue des métis d'Indochine *Poussières d'Empire* sera diffusé sur France 2 en « prime time » autour du 4ème trimestre .



• Marie Do Le Cam avec beaucoup d'émotion retrace les « **années Abbaye** » avec des documents personnels et des archives du patrimoine des Eurasiennes .



Cette après-midi restera dans nos souvenirs...

En soirée le repas régional traditionnel a comme d'habitude été fort apprécié.

DIMANCHE

C'est le jour du Baci, cérémonie religieuse laotienne qui a pour but de produire des influences bénéfiques sur les participants. Chacun repart avec de nombreux fils autour du poignet symbolisant ce moment de prière.

C'est aussi le jour des sœurs de la Congrégation de Notre Dame des Missions qui nous préparent l'apéritif et le repas vietnamien authentique (plus de 110 convives).

Enfin c'est le jour de l'ao dai : robe laotienne, cambodgienne ou vietnamienne. L'ambiance est celle des franchises retrouvailles certaines ne s'étant plus revu depuis...50 ans.

Les enfants, les petits-enfants, découvrent l'abbaye, les robes... La transmission est si importante.

La journée touche à sa fin.

La satisfaction est générale. Cette réussite est aussi celle de Germaine, de Joëlle notre trésorière et responsable de la logistique. C'est elle qui a mené à l'installation du barnum, des tables et bancs par la Mairie de

Notre prochain rendez-vous le 19 et 20 juin 2027

Avec Re/cover, Phan Quang érige la vérité photographique en expérience sensible autant qu'en enjeu critique et collectif. Il y interroge les conditions qui permettent - ou empêchent - la formulation d'une vérité. Sa pratique se situe à la frontière trouble du document et de la mise en scène: l'image cesse d'être une preuve pour devenir un espace actif de reconfiguration du réel, le rendant lisible à partir de choix narratifs assumés et d'une redéfinition des rapports de pouvoir. Cette approche trouve sa pleine expression dans l'exploration d'un pan méconnu de l'histoire vietnamienne: le sort des femmes ayant eu des enfants avec des soldats japonais restés au Vietnam après la Seconde Guerre mondiale, des unions souvent tues, stigmatisées, laissant des manques et des identités marquées par l'absence.

Face à ces récits fragmentaires, Phan ne comble pas les lacunes. Il les habite, poétiquement. Il en expose les fondations et les angles morts, afin de relier, de la façon la plus juste et la plus respectueuse, les récits historiques aux histoires intimes de ces communautés au Vietnam. Chaque photographie montre un sujet dans son espace



domestique, enveloppé d'un voile de mariée traditionnellement blanc. Ce dernier devient alors un symbole complexe, évoquant tout à la fois l'union contrariée, le père absent, et servant d'écran protecteur entre le regard et l'intimité vulnérable. Il est à la fois linceul du passé et geste de pudeur. Par cette mise en scène délibérément sculpturale, Phan rend visible la persistance silencieuse de ces histoires. L'image devient le lieu d'une négociation entre révélation et dissimulation, entre mémoire individuelle et récit national.

La vérité qu'il propose est située, sensible et profondément politique: une micro-histoire essentielle face aux grands récits dominants, qui s'exprime autant dans ce qui est montré que dans ce qui est voilé. Ainsi, Re/cover demeure, une décennie après sa création, une réflexion brûlante sur la capacité de la photographie à organiser le sens du monde, bien au-delà de sa prétention à simplement l'enregistrer.

Nadine Hounkpatin



Né au Vietnam en 1976, Phan Quang développe une pratique photographique qui interroge les tensions silencieuses



entre la mémoire et l'histoire. Un pied dans le documentaire, l'autre dans la mise en scène, il envisage ses images comme des espaces de réflexion, dépourvus de morale ou de vérité évidente. Mais de toute évidence, elles donnent à travailler le regard... Présentée aux Rencontres d'Arles, dans le cadre du Prix Découverte de la Fondation Louis Roederer.

Đoàn tụ – Les eaux d'où l'on vient

France est multiple, formée par les vagues d'exil ayant suivi la guerre d'Indochine (1946-1954) puis la guerre du Vietnam (1955-1975) qui lui a succédé. Rapatrié.e.s du CAFI, eurasien.ne.s de la FOEFI, réfugié.e.s boat-people jusqu'aux migrant.e.s dit.e.s économiques : tous.les ont eu leurs noms, leurs sigles, leurs statuts définis. À leur arrivée en France iels sont tantôt parqué.e.s dans des lieux abandonnés et reculés, tantôt disséminé.e.s de part et d'autre du pays. À la fin des années 1970, afin d'éviter que ne se forment des enclaves diasporiques, la naturalisation – exceptionnellement rapide – des Vietnamiens.ne.s se fait à condition d'accepter l'isolement. Seuls sont réunis les membres directs d'une même famille. Malgré ces politiques d'invisibilisation, le souvenir du Vietnam s'est enraciné sur le territoire français, émergeant du sol sous forme de pagodes, restaurants et autres galeries

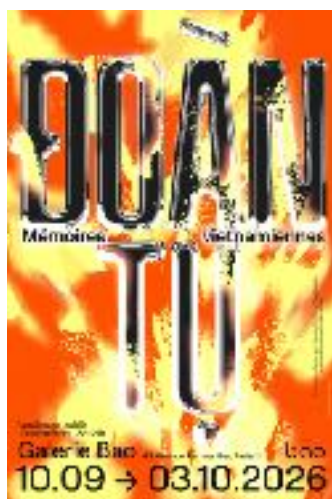


mémoire se sont construites les générations suivantes. Nées de l'entre-deux, elles composent avec le silence et la contradiction, et prient timidement des aïeux dont elles ne parlent pas la langue, ou peu, devant des autels peuplés d'images aussi familières qu'inconnues. Troublant les notions d'origine et de retour, les artistes présenté.e.s dans cette exposition naviguent entre le Vietnam et ses diasporas,

terre et leur peau, à la recherche de ce que serait cette Vietnamié dont iels ont hérité. Les œuvres produites à partir des éléments qu'iels glanent établissent des ponts d'une rive à l'autre, suturent les parts morcelées de leur être, complètent la trame trouée de récits collectifs et dessinent de nouvelles généalogies, fictives ou fantômes, choisies ou rêvées.

Đoàn tụ se comprend alors comme une manière de se retrouver entre proches inconnus, relié.e.s par un même point de départ, une même origine. La multiplicité des formes et médiums employés par les artistes constitue autant de courants irriguant un seul et même fleuve. C'est une mise en commun, un récit fait tour à tour du Vietnam de chacun.e.s, celui de leurs ancêtres et celui qui les compose. Comme une myriade de rayons se réfractant dans l'eau, les œuvres réunies forment ainsi le portrait d'un Vietnam ondoyant.

Đoàn tụ : se réunir après une séparation . **Đoàn tụ** comme un moment de réunification.



Exposition **Đoàn tụ**.

à la Galerie Bao,

49 avenue Parmentier, Paris 11

*Troisième volet (après Bordeaux et Marseille) projet initié par le collectif Lune rougissante, **Đoàn tụ**. Mémoires vietnamiennes met en dialogue plusieurs générations d'artistes de la diaspora vietnamienne en France. Leurs œuvres interrogent les traces de la guerre et de l'exil, ainsi que les mémoires du Vietnam qui se transmettent et se transforment au fil des générations.*

Artist.e.s: Alix Douart Sinnouretty, Kim Đoàn Quốc, Louise Lan, Lê Hoàng Nguyên, Flora Nguyễn, Thiên Ngọc Ngô-Rioufol, Matthias Pasquet, Régis Sénèque, Nicole Tran Ba Vang, Kianuê Tran Kiêu.

Commissaires d'exposition : Eléonore Hải-Vân Trần, Camille Minh-Lan Gouin

Portrait d'une pianiste franco-vietnamienne; Julie NGUYEN

Je n'écoute pas particulièrement de musique traditionnelle ou de variété vietnamienne, mais la langue a toujours été très présente dans ma vie. Je parle vietnamien, je l'écoute au quotidien, et c'est une langue profondément musicale, avec ses six tons. Pour moi, la culture vietnamienne a une importance particulière, presque instinctive, et cela se reflète aussi dans mes projets musicaux. Par exemple, j'ai consacré mon mémoire de master à un compositeur vietnamien qui me tenait

particulièrement à cœur. Lors de mes concerts, j'ai à cœur de faire découvrir au public les œuvres de compositeurs et compositrices vietnamiens, comme Tiên Đạo Nguyễn, Tôn-Thất Tiết, ou encore Louise Nguyễn Văn Ty. Ce sont des artistes vietnamiens qui ont étudié en France, et dont la musique porte à la fois l'influence de leur héritage culturel et de la tradition musicale française. Ce sont des œuvres que j'aime profondément, que je défends, et que je prends plaisir à faire connaître. Je me produis d'ailleurs



régulièrement au Vietnam, et dans ce cadre, je collabore avec un altiste vietnamien, Phạm Vũ Thiên Bảo, avec qui je partage cette envie de faire rayonner la musique vietnamienne, en France comme à l'international.

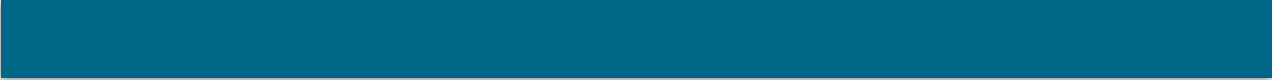


L'altiste Phạm Vũ Thiên Bảo et Julie Nguyễn au piano

Nous avons commencé à jouer ensemble en mars de l'année dernière. Depuis, nous avons donné deux concerts au Vietnam et deux en France. Ceux organisés au Vietnam le sont par lui et son équipe, tandis que j'assure l'organisation de ceux en France. C'est une collaboration artistique très riche, mais aussi une belle aventure humaine.

Cet altiste, Phạm Vũ Thiên Bảo, est également très investi dans la transmission. Il a fait ses études en France et a été diplômé du CNSMD de Paris. Ses projets sont centrés sur la création de passerelles entre la France et le Vietnam : il organise des master classes, met en place des échanges culturels, et permet à de nombreux jeunes musiciens

vietnamiens de venir étudier en France grâce à des partenariats avec des fondations françaises. Nous envisageons de poursuivre et développer cette dynamique. De mon côté, j'aimerais m'impliquer davantage dans ces échanges et contribuer, à ma manière, à créer des ponts durables entre nos deux cultures musicales.



« Article 1.

Tout individu, né sur le territoire de l'Indochine de parents dont l'un, demeuré légalement inconnu, est présumé de race française, pourra obtenir, conformément aux dispositions du présent décret, la reconnaissance de la qualité de français.

” 2.

La présomption que le père ou la mère demeuré légalement inconnu est d'origine et de race française peut être établie par tous les moyens.

Les principaux éléments d'appréciation sont le nom que porte l'enfant, le fait qu'il a reçu une formation, une éducation et une culture françaises, sa situation dans la société.

CONFORMÉMENT AUX DISPOSITIONS DU DÉCRET DU
4 AOÛT 1928 MODIFIÉ PAR CELUI DU 27 DÉCEMBRE 1943
CONSIDÉRANT QUE LE PÈRE DES DITS ENFANTS EST
DE RACE FRANÇAISE

CONSIDÉRANT QU'IL EN RÉSUTE DES CERTIFICATS
MÉDICAUX QUE LES DITS ENFANTS PRÉSENTENT DES
SIGNES ETHNIQUES PROPRES A LA RACE BLANCHE
APPARAISSANT COMBINÉS A D'AUTRES PROPRES A LA
RACE ASIATIQUE, PERMETTANT DE CONCLURE À
L'ORIGINE EURASIENNE DES ENFANTS.